LE SILENCE

Simon écoutait de la musique. En marchant, en mangeant, en dormant. Il écoutait de la musique comme on respire. Sa vie n'était qu'une grande bande-son interminable.
Ses amis s'amusaient à dire qu'il était né avec des écouteurs greffés aux oreilles ; ils n'étaient pas tout à fait loin de la vérité.

Toute la famille de Simon avait ce qu'on appelle la fibre musicale. Sa mère, violoncelliste, aimait lui raconter comment elle avait rencontré son père au Conservatoire. À deux ans, sa tante Émilie l'asseyait déjà sur ses genoux pour l'entraîner en vain à chanter des airs d'opéra. La musique accompagnait même Simon avant qu'il n'existe : son grand-père, qui l'avait initié au jazz, racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait parfois passé des heures à jouer du saxophone devant le ventre rond de la mère de Simon. Malgré les remontrances paternelles, son oncle l'avait emmené dans sa pré-adolescence à des festivals de rock endiablés dont il gardait des souvenirs mémorables.
On lui avait offert son premier MP3 à dix ans : depuis, il ne sortait plus sans une playlist en marche dans les oreilles. Dans sa chambre, sa collection d'appareils trônait fièrement sur une étagère, du vieux discman à la dernière baffle énorme, cadeau de sa vingtième année.

Ce matin, le soleil encore chaud de septembre brillait sur la petite rivière. Les pas de Simon crissaient sur le gravier de l'allée. Il aimait cet endroit, et même s'il lui faisait faire un sérieux détour sur le chemin de l'université, il sacrifiait toujours volontiers quelques minutes de sommeil pour longer la berge. Son casque fétiche évidemment vissé sur la tête, il sélectionna *Summertime* d'Ella Fitzgerald. Il ferma les yeux. Les doux accords de violon et la trompette chantante l'apaisaient et le protégeaient. Il se sentait invincible, comme enveloppé dans une bulle réconfortante. Le temps se suspendait et il flottait, léger, bercé par les sons qui tourbillonnaient autour de lui. Là, sous le soleil, la musique dans les oreilles, le monde pouvait bien s'effondrer. Pris dans cet élan, il reprit sa marche et bifurqua dans les broussailles. En bas de la pente, le garçon atterrit presque les pieds dans l'eau. Le sentier à peine dessiné se perdait dans la végétation, sillonné par des rigoles d'eau claire qui serpentaient jusque dans la rivière, juste de l'autre côté. C'était un raccourci magnifique mais un peu dangereux : le milieu restait sauvage, les buissons pleins de ronces et les roches inégales. Après quelques enjambées, il se retrouva face à une vaste flaque peu profonde. Deux ou trois pierres couvertes de vase affleuraient sous l'eau stagnante. Le garçon s'y engagea sans hésiter.

Son pied glissa.
Agitant un instant les bras dans un moment de panique, il parvint à agripper une branche in extremis et seule sa jambe plongea dans l'eau jusqu'au mollet. Mais la secousse arracha son casque qui glissa en arrière. Il n'était rattaché à aucun câble. Arrêtée au beau milieu d'une phrase, la voix chaude de Louis Armstrong coula lentement et disparut dans les profondeurs. Quelques bulles remontèrent à la surface comme un dernier soupir, puis tout fut calme.
Le monde de Simon se déchira. Il se retrouva là, le pantalon dégoulinant, à fixer d'un air stupide la rivière désespérément lisse. Tout était atrocement silencieux, rempli de ce silence qu'il connaissait si peu. Il n'avait plus le temps de retourner chez lui prendre un autre casque. Il devrait se passer de musique pour aujourd'hui.

Ce constat mit du temps à se frayer un chemin jusqu'à son cerveau et il traversa la portion suivante du chemin dans le vague, perdu au milieu d'un monde qui lui semblait tout nouveau et dont plus rien ne lui était familier. Le bruissement du vent dans les platanes, les reflets du soleil dans l'eau, la chaleur, les fleurs sauvages sur la berge, tout

était muet, plat, insipide. Simon évoluait dans un monde sans couleurs. Privé de la musique, il était privé de repères. Chaque sensation lui paraissait décuplée : son pantalon froid était plus froid, son sac lourd plus lourd.
Il mit un temps fou à arriver aux abords du centre-ville. Là, il fut happé par un tourbillon assourdissant. Les voitures vrombissaient, les passants criaient, les oiseaux piaillaient, et les klaxons, et les piétinements, et les sonneries. Plus rien ne le protégeait, et sans écouteurs molletonnés sur les oreilles, sans air de guitare ou de piano dans la tête, Simon se sentait désagréablement mis à nu. Chaque bruit paraissait l'attaquer et il sentait pour la première fois peser sur lui le regard aigu de chaque individu qu'il croisait, perdu dans cette multitude. Il n'arrivait pas à se souvenir de sa vie sans musique. Depuis quand le monde était-il si violent ? Depuis combien de temps n'avait-il pas enlevé son casque ?

Ses pas finirent par le mener machinalement jusque devant le portail de son université. Il s'arrêta.
Simon n'avait jamais eu de problèmes avec l'école. Au contraire, il avait toujours aimé l'ambiance feutrée des classes, les discussions de couloir, les amis, la découverte. Et là encore, chaque moment faisait résonner des airs dans sa tête. Les batailles à la cantine : *AC-DC*. Les cris d'encouragement de ses camarades pendant la course : la bande-son de *Rocky*. Un instant volé à regarder Nora par la fenêtre du cours de danse classique : la variation du ballet *Esmeralda*. Le regard perçant du directeur qui passe dans les couloirs : *La Panthère Rose* de Mancini.
Mais l'université silencieuse ne lui avait jamais paru aussi grise et triste. Les voix des autres élèves sur le parvis se déformaient en une sorte de brouhaha cauchemardesque qui lui écorchait les oreilles. Simon avait le sentiment de se retrouver en terrain hostile, et que tous ces bruits attendaient qu'il avance pour ne faire qu'une bouchée de lui. Il était incapable de mettre ses jambes en marche.
Après plusieurs grandes inspirations et au moment où il parvenait enfin à faire un pas, un son affreux et assourdissant l'écrasa. Il plaqua ses mains sur ses oreilles, cherchant en vain sa provenance, suffoquant sous le volume des notes qui grésillaient affreusement et prenaient toute la place dans son crâne. Puis il vit la foule se diriger vers les portes des bâtiments et il comprit.
C'était simplement la sonnerie.
Il ne l'avait jamais entendue.

Simon passa tant bien que mal la journée dans un nuage de sons brouillés et agressifs. Sur le chemin du retour, hagard, rageant contre lui-même, le garçon traversa un carrefour animé du centre-ville. Il se sentait épuisé et abandonné.

Et soudain, au milieu du vacarme, un son. Lointain. Simon s'immobilisa. Une note. Puis d'autres notes. Une mélodie, là, quelque part. On jouait une mélodie. Il se demanda s'il ne finissait pas par devenir fou, mais la circulation se calma et il put l'entendre plus clairement.
Il n'y avait aucun doute. En plein centre-ville, la *Symphonie n°40* de Mozart traversait l'air jusqu'à lui. Simon oublia tout. L'université, la perte du casque, la déception certaine de ses parents quand il le leur annoncerait. Il s'élança dans la direction de la musique.

Les notes semblaient l'appeler, danser autour de lui. Elles le narguaient, disparaissant parfois sous les bruits ambiants, puis retentissant à nouveau dans une rue adjacente, à droite, à gauche. Simon dut s'arrêter plusieurs fois, revenir sur ses pas.
La musique le mena jusque dans un quartier plus calme, où elle gagnait en force à mesure que le tumulte citadin s'éloignait. Il sentait qu'il était tout près du but, les longues notes harmonieuses retentissant clairement dans le dédale des rues. Le garçon se mit à courir. La mélodie s'emballait. Il déboucha près d'une cour intérieure, encadrée par

quelques maisons. Simon s'arrêta, ému. C'était juste derrière. Sans réfléchir, il tourna le coin.

La symphonie remplissait l'espace et virevoltait le long des murs. Une jeune fille, dos à l'entrée, devant la façade recouverte de lierre, répétait sur son violon. Le soleil se reflétait sur ses cheveux bouclés et miroitait sur le bois verni de l'instrument. On aurait dit un tableau.

Au bruit des pas du garçon, elle se retourna, l'archet suspendu. Mozart s'interrompit à la moitié d'une phrase, laissant planer dans l'atmosphère un air interrogateur.

Simon avança d'un pas. Le temps semblait s'être arrêté en même temps que la musique. Il ouvrit la bouche, mais il sentit qu'il n'y avait rien à dire. Son regard plongea dans les yeux pétillants de la jeune fille.

Dans la petite cour, tout demeura silencieux.

Et ce fut le silence le plus doux, le plus harmonieux et le plus musical que Simon ait jamais connu.

Lucille Brun